8 mars 1988 N° 14

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

"En couronnant les mérites des saints, Dieu couronne ses propres dons".....1
Comment fait-on les saints ? (suite)..... 4
La sainteté d'une enfant : Nancy Hamilton (1942-1956).....6
Complément..... 8
Des nouvelles d'Anne… En Allemagne..... 12
À Cannes…..... 12
Un important article sur Anne..... 13
Édition de la "positio"..... 13

"En couronnant les mérites des saints, Dieu couronne ses propres dons"[1]

par Jean Daujat

On entend quelquefois des catholiques prétendre que le salut et la sanctification des âmes dépendraient de données psychologiques ou sociologiques d'ordre naturel. Par exemple, quelquefois, désobéissant par là formellement aux décisions de Saint Pie X, on refuse de donner la communion à de jeunes enfants, sous le prétexte qu'ils n'ont pas une suffisante maturité psychologique. On a prétendu aussi que l'évangélisation, c'est-à-dire l'action apostolique de l'Église pour le salut et la sanctification des âmes, ne serait possible qu'après le changement – et pour certains un changement révolutionnaire – des conditions économiques et sociales de vie.

Ces erreurs de notre temps sont dans le prolongement d'erreurs des derniers siècles où trop de catholiques croyaient pouvoir progresser et se sanctifier par leurs efforts, leurs mérites et leurs bonnes œuvres, indépendamment de la grâce divine, et tombaient par là, sans s'en douter, dans l'hérésie pélagienne que Saint Augustin a passé sa vie à combattre et qu'il a fait condamner par le Concile de Carthage, hérésie selon laquelle la grâce ne ferait qu'aider et couronner des efforts

1 Cf. Saint Augustin, repris dans la préface des saints.

dont nous serions par nous-mêmes capables. Face à cette hérésie, le Concile a défini que, comme l'enseigne tout le Nouveau Testament, nous ne sommes capables, sans la grâce, de rien de surnaturellement bon ; que tout ce qui est bon dans l'ordre surnaturel est don et œuvre de la grâce en nous ; donc ne dépend pas de nos efforts ; mais de notre livraison et abandon à la grâce qu'il faut laisser agir sans y mettre d'obstacle.

C'est sainte Thérèse de Lisieux qui, en un temps où la plupart des catholiques étaient pélagiens sans le savoir, a retrouvé, sous la conduite intérieure du Saint-Esprit, l'authentique foi chrétienne : nous ne sommes, par nous-mêmes, bons à rien, capables de rien dans l'ordre du salut et de la sainteté. Il ne s'agit donc pas de compter sur nos efforts ; mais, comme de petits enfants attendent tout de leurs parents, de tout attendre de Dieu, notre Père – « Papa le Bon Dieu », disait-elle –, en étant totalement ouverts au don gratuit de la grâce qui seule peut nous sauver – sans mérite de notre part – et nous sanctifier.

Rien, chez elle, ne venait de dispositions naturelles : une adolescente sentimentale et rêveuse, auteur de bien médiocres poésies, tuberculeuse, mourant à 24 ans, dans un couvent de province totalement inconnu et qui sentait fortement le moisi. Mais, elle a décidé – par pur amour de Dieu – d'être une sainte – et même, a-t-elle dit, une « grande sainte », – en se reconnaissant sans cesse un maximum de petitesse, bonne à rien et capable de rien, incapable du moindre effort ; mais en attendant sa sainteté comme un pur don gratuit de Dieu, de Sa seule grâce la réalisant en elle. Et elle proclame hautement que si elle n'a jamais péché, c'est uniquement parce qu'elle en a été gratuitement préservée par l'Amour miséricordieux du Rédempteur ; car, par elle-même, orgueilleuse et têtue comme elle était dans son enfance, elle aurait été capable de tous les crimes ; de sorte que les plus grands criminels peuvent aussi attendre la sainteté de cet Amour miséricordieux. Et c'est de l'enseignement de Thérèse de Lisieux, proclamée par les Papes « la plus grande sainte des temps modernes » et un « Docteur pour notre temps », que va procéder tout le renouveau du christianisme, toute la jeunesse de l'Église, toute l'action du Saint-Esprit en notre XX^{e} siècle.

Nous pouvons donc affirmer que c'est Dieu qui fait les saints, que la sainteté est la pure œuvre de Sa seule grâce, à condition bien sûr, qu'elle soit acceptée par notre liberté ; d'où, à travers l'histoire de l'Église, la prodigieuse variété des saints, en tous temps, en tous lieux et tous milieux, avec les conditions de vie et d'action les plus diverses, comme une perpétuelle fantaisie du Saint-Esprit.

Ce que nous venons de dire là, à l'école de Thérèse de Lisieux, et, par elle, de tout le Nouveau Testament, entraîne des conséquences considérables. Quand on pense que la sainteté présuppose des conditions « psychologiques d'ordre

naturel », on pense, du même coup, qu'elle n'est pas réalisable chez des enfants, parce qu'ils n'ont pas une maturité suffisante et qu'on ne peut la trouver que chez des adultes. Mais si l'on sait que la sainteté est la pure œuvre du Saint-Esprit dans les âmes et ne comporte que de s'y livrer sans y mettre d'obstacle, alors, rien n'empêche le Saint-Esprit, Maître souverain de la réalisation des saints, de susciter des saints chez des enfants avec, en eux, vis-à-vis de Dieu, connu et aimé comme Père, cette voie d'enfance spirituelle, c'est-à-dire d'abandon à la grâce, qu'a enseignée Thérèse de Lisieux. Il n'est donc pas étonnant qu'en ce XX^{e} siècle formé spirituellement par Thérèse de Lisieux, le Saint-Esprit ait réalisé la sainteté, évidente pour qui a étudié sa vie, d'Anne de Guigné dont nous souhaitons et espérons la canonisation qui proclamerait solennellement la sainteté chez une enfant.

À ce cas pour lequel nous attendons une proclamation publique, la donnant pour modèle et proposant son culte à l'Église universelle, qu'il nous soit permis d'ajouter deux témoignages personnels qui resteront du domaine privé.

Dans ma jeunesse, j'ai connu une petite fille – elle s'appelait Yvonne Bernard – que je voyais souvent, parce que ses parents étaient les concierges de l'immeuble où j'habitais alors chez mes parents. À l'âge de 5 ans, elle est tombée malade d'une maladie qui entraînait les souffrances physiques les plus douloureuses et dont elle est morte à l'âge de 9 ans. Or, non seulement personne ne l'a jamais entendue se plaindre, mais personne ne l'a jamais vue autrement qu'avec le sourire. Le résultat a été la conversion du médecin qui la soignait, car il s'est dit : « Je sais, par ma science, les souffrances atroces, qu'endure cette enfant ; mais rien, dans ma science, ne peut m'expliquer qu'une enfant de cet âge, qui endure de telles souffrances, ne se plaigne jamais et garde toujours le sourire »… Alors, il a cherché la source de la joie inaltérable de cette enfant, et il a trouvé le Christ. La clef de cela est qu'il y avait dans la paroisse, un vicaire d'un grand esprit surnaturel et sacerdotal qui, depuis l'âge de 5 ans jusqu'à l'âge de 9 ans, a, tous les matins, porté la communion, dans son lit, à cette enfant, et elle ne vivait que pour cette communion.

Second témoignage. Le 15 août 1986, j'étais dans une maison de la communauté du Lion de Juda et de l'Agneau Immolé, et j'y ai assisté à la première communion d'une petite fille de 3 ans et demi. La veille, 14 août, je me trouvais dans la chapelle quand elle a fait sa première confession et je l'ai vue, aussitôt après, aller se prosterner devant le Saint-Sacrement et rester une demi-heure en silence et immobile, ainsi prosternée devant le Saint-Sacrement. Je ne sais pas si elle deviendra une sainte, mais elle était déjà une âme de prière.

C'est Dieu qui fait les saints et il les fait où Il veut et quand Il veut, y compris,

parmi les enfants, d'une manière imprévisible et incompréhensible pour le monde.

Jean Daujat, directeur du Centre d'Études Religieuses

Comment fait-on les saints ? (suite)[2]

par le Père Ambrosius Eszer

Et le miracle ? Pour ce qui concerne le martyre, l'Église est revenue à l'usage de l'Antiquité chrétienne. Le martyre pour la foi constitue en soi-même un miracle tel qu'il n'a pas besoin d'être confirmé par un autre miracle. Mais, pour les confesseurs, la nécessité du miracle subsiste. En effet, même avec l'aide des méthodes scientifiques les plus perfectionnées, nous ne sommes pas en état de reconstruire complètement toute la vie spirituelle d'une personne déterminée. Mais nous savons que Dieu est fidèle et qu'il ne veut pas tromper ceux qui croient en lui : il ne permettra donc jamais un miracle pour confirmer la sainteté de quelqu'un qui ne serait pas vraiment saint.

En effet, ce n'est pas le saint (ou le serviteur de Dieu) qui fait le miracle, mais Dieu lui-même, à la suite de l'intercession du saint. C'est pourquoi le miracle peut lever les derniers doutes eu égard à la sainteté d'un candidat à la béatification. Certains, il est vrai, – et pas seulement des non-croyants, mais aussi des catholiques – nourrissent des doutes quant à la possibilité même des miracles, qui sont pourtant des événements assez habituels, bien qu'extraordinaires, c'est-à-dire au-dessus de l'ordre de la nature. On pense, en effet, que les lois naturelles, l'ordre de la nature, ne peuvent souffrir d'exceptions : c'est oublier que le Créateur de l'ordre même de la nature a le pouvoir de suspendre cet ordre quand il le veut.

Pour ce qui concerne les causes des saints, les miracles invoqués sont, en général, des guérisons de graves maladies. Cela est dû à ce qu'il s'agit là de faits plus faciles à constater avec exactitude. Il reste, toutefois, que beaucoup de médecins se refusent à se prononcer à propos d'un fait qui pourrait être miraculeux. C'est pourquoi il faut bien préciser qu'il n'appartient pas au médecin de constater le miracle : il doit seulement déclarer qu'une guérison déterminée n'est pas explicable par les moyens et les méthodes de l'art médical actuel. C'est aussi ce à quoi se limite la "consulte" des médecins experts auprès de la Congrégation. Le jugement sur le miracle en tant que tel appartient aux officiers,

2 *Enfance et sainteté*, n° 12 du 8 septembre 1987 et n° 13 du 8 décembre 1987.

aux consulteurs, aux membres de la Congrégation. Un miracle est un message du monde à venir, du monde de la résurrection, monde qui coexiste à notre monde et où se trouvent déjà Jésus et sa Mère ; c'est un message adressé au Peuple de Dieu qui vit encore dans un monde qui va vers sa fin. C'est un message qui est plus qu'un simple signe adressé à une personne individuelle et c'est pourquoi il demande à être confirmé de la part des autorités qui guident le Peuple de Dieu qui est l'Église. Ceux qui critiquent cette "procédure" devraient considérer que la diminution de la foi chrétienne aux miracles de Dieu entraîne toujours avec soi une énorme augmentation de la superstition, comme du reste on peut facilement le constater chaque jour et dans toutes les parties de l'Europe. Les théologiens rationalistes et "critiques" ont-ils jamais trouvé un remède à la diffusion de cette crédulité superstitieuse qui se manifeste par un véritable raz de marée de satanisme et de démonisme ?

Ces quelques pages n'ont pas pour but d'instituer une discussion ; mais elles voudraient pousser à étudier de façon approfondie la doctrine catholique sur la béatification et la canonisation des serviteurs et des servantes de Dieu, ainsi que sur les miracles qui ne sont, au fond, que la continuation des miracles du Seigneur.

Quant à savoir si, à l'avenir, il y aura un plus grand nombre de laïcs (par ex., des pères et des mères de famille) à être béatifiés ou canonisés, la réponse appartient aux fidèles eux-mêmes qui, par la vénération portée à certains défunts et par la confiance placée dans leur intercession, ont, depuis toujours, été à l'origine du processus que nous avons tenté de décrire dans ses grandes lignes.

Ambrosius Eszer, o.p., rapporteur à la Congrég. pour les causes des Saints

Petite bibliographie

– René Latourelle, *Miracles de Jésus et théologie du miracle*, Paris, Éd. du Cerf, 1986.

– Gerhard Ludwig Muller, *Gemeinschaft und Verehrung der Heiligen*, Freiburg, Herder, 1986.

– S. Congregatio pro Causis Santorum, *Novas leges pro Causis Sanctorum*, Citta del Vaticano, 1983. S. Congregazione per le Cause dei Santi, Roma, 1983

– Fabijan Veraja, *Commento alla nuova legislazione per le Cause dei Santi*, Roma, S. Congregazione per le Cause dei Santi (Sussidi per lo studio delle Cause dei Santi, 1), 1983.

– Fabijan Veraja, *La Beatificazione*, Roma, S. Congregazione per le Cause dei Santi (Sussidi per lo studio delle Cause dei Santi, 2), 1983.

Note additionnelle

On se permet de compléter l'article ci-dessus en attirant l'attention sur un point laissé totalement de côté par l'auteur, parce qu'il est dépourvu de valeur doctrinale, mais qui n'en a pas moins une importance pratique décisive : l'aspect financier. Toute la procédure dont nous venons de lire la description est, en effet, coûteuse. Il est vrai que le postulateur doit apporter son concours à titre gratuit ; mais il faut soutenir, entre autres choses, les frais de composition et d'impression des *positiones* ; il faut rétribuer le travail des officiers de la Congrégation, des consulteurs, des évêques, etc. Cela peut demander des sommes considérables… et cela explique en partie le fait mentionné par le P. Eszer, à savoir que bon nombre des bienheureux et des saints sont des fondateurs de congrégations religieuses. Ces dernières ont, en effet, généralement à cœur la glorification de leur fondateur ou de leur fondatrice et sont prêtes à affronter les dépenses nécessaires pour cela ; quand il s'agit de laïcs, il est, en revanche, souvent beaucoup plus difficile de trouver les ressources nécessaires.

Père Daniel Ols, o.p.

La sainteté d'une enfant : Nancy Hamilton (1942-1956)

par Jeanne Leschi

Nancy, petite fille de Californie, est née infirme. Le bébé, examiné dans une clinique de San Francisco, était pour les médecins un cas à la limite de la monstruosité. Un énorme lympho-hémangiome envahissait la partie inférieure du corps, des hanches jusqu'aux pieds. Une des omoplates était atteinte ainsi que deux doigts de la main gauche.

Il ne s'agit pas ici de raconter la vie ni d'analyser le cheminement spirituel de cette enfant[3], mais d'essayer d'évoquer quelques traits. Pour n'importe quel adulte, une intervention chirurgicale est une épreuve. Nancy dut en subir quarante ! Sa force fut celle de l'Esprit-Saint. Comme le dit sa mère, elle avait le don de vivre au-delà de ses infirmités. Mais qui était-elle ?

Dès son jeune âge, elle se montre enthousiaste, ouverte aux autres, se fait des amis. Loin d'avoir un état psychique déficient, ce qu'avaient craint les médecins, elle est dotée d'une intelligence peu commune. Ne lui manque pas un certain sens

3 Nancy est connue du public français par les ouvrages de sa mère : *Des souliers rouges pour Nancy* et *Nancy, l'ange envolé*, et par l'étude que lui a consacrée Anne Corse sous le titre : *Rencontre avec Nancy* aux Éditions Salvator.

de l'humour, signe d'une distance prise à l'égard de sa propre souffrance, signe aussi de sa volonté de minimiser la peine d'autrui. Lors de l'ablation des deux doigts hypertrophiés, elle console le chirurgien qui n'a pu, seulement, les réduire. « Ce sera moins cher chez la manucure », dit-elle. Quand doit avoir lieu la première amputation, elle interpelle sa tante : « Veux-tu avoir l'honneur d'enlever pour la dernière fois le chausson de ce fichu pied ? ». À sa maman qui s'inquiète de n'avoir qu'un vieux tailleur à mettre pour une émission organisée par la Propagation de la Foi à New-York, elle montre son ventre enflé en disant – « Comment crois-tu que je vais me sentir avec ça ? ». Elle reçoit de Monseigneur Fulton Sheen un lapin en peluche qu'elle appelle Fulton en signe d'amitié. Nancy souriait…

Après la dernière amputation, un des notables qui avaient eu l'initiative de la Fondation Nancy Hamilton, a écrit dans *The Evening Outlook* : « Les habitants de Santa Monica se sont émus la semaine dernière quand Nancy Hamilton est entrée à l'hôpital pour l'amputation de sa seconde jambe. L'autre a été amputée il y a quelques mois… On croirait pénétrer dans une chapelle quand on voit la patience paisible et le charmant sourire de cette fillette aux cheveux couleur de miel. Jamais elle ne se plaint, jamais elle ne parle des innombrables opérations qu'il a fallu pour enlever cet affreux tissu qui se reforme à peine enlevé ». Cette enfant qui, à quatre ans, avait répondu à de jeunes curieux – « Mes pieds ne vont pas vite, mais le reste de moi aime bien jouer et avoir des amis », attira par son rayonnement l'attention de nombreux artistes, de vedettes d'Hollywood. Ainsi Irène Dunne, James Dean et bien d'autres. Nous ne pouvons citer toutes les rencontres. « Je chanterai un jour comme vous », avait-elle dit à la chanteuse infirme Connie Boswell. « Rappelle-toi, avait répondu l'artiste, qu'il faut chanter du fond du cœur ».

Le cœur de Nancy était pris par Dieu. Le Mystère divin, elle le vivait. On sait qu'elle fut baptisée et communia à neuf ans. À cinq ans, à l'hôpital, elle chantonne tant que sa tante et sa maman ne sont pas parties. Elle envoie un jour cette dernière consoler un petit garçon qui pleurait tout seul. « Tu seras sa maman ».

Plus tard, elle renoncera à aller dans une école catholique pour aider son institutrice, qui traversait de lourdes épreuves, à découvrir le Seigneur. Ses souffrances, elle les porte en union avec Celui qui est venu pour tous. « Cela fait si mal que ça ne fait plus mal du tout » ; mais encore « Jésus est cloué sur sa croix ; je suis cousue sur mon lit », dira-t-elle. Sa prière était offrande, communion. Elle disait son chapelet et Marie lui apprenait l'histoire de son Fils. Parfois, elle appelait à son secours Thérèse de Lisieux, son amie. « Dieu sait »,

disait-elle; et, à sa maman : « Compte sur Dieu », « si Dieu veut, il faut dire “Oui” et Il fait le reste ».

En février 1956 eut lieu le départ pour Lourdes : Los Angeles, New-York, Paris, Lourdes. À l'objection de Madame Hamilton : « Certainement, presque le tour du monde avec un fauteuil d'infirme et sept dollars en poche », l'enfant avait répondu : « Le Bon Dieu veut peut-être que nous y allions porter les prières de ceux qui voudraient y aller et ne le peuvent pas ». Le projet prit corps… Les journalistes ne manquaient ni au départ ni à l'arrivée. Accueillie dans la cité mariale par le Père Cassagnard, Nancy se soumet à toutes les exigences et elle prie. Elle prie pour l'infirmière qui la plonge dans les piscines… Elle prie pour Pierre, protestant qui se convertira. Elle prie pour tous ceux qu'elle a emportés en son cœur. Puis, brusquement, elle décide de partir. « Je reviendrai ». À la question d'un journaliste : « Avez-vous demandé votre guérison ? » elle répond : «Oh non ! J'ai dit merci à la Sainte Vierge et elle aussi m'a dit merci ».

Nancy vécut des grâces reçues. Elle vécut la gratuité de Dieu-Amour. Enfant pauvre, elle sut très tôt que la philanthropie n'est pas la Charité. Elle remerciait Dieu, voulait qu'Il soit aimé pour Lui-même. Sa prière habituelle était : « Merci, mon Dieu, merci pour tout ». À son retour de France, alors qu'elle va porter de l'eau de Lourdes à un médecin, elle est arrêtée pour un examen. Elle remercie. « Pourquoi remercier encore ? » demande sa mère. « Il le sait, Lui », dit l'enfant. Oui, Dieu savait.

Nancy voulait continuer à faire du bien sur la terre après sa mort. De nombreuses lettres reçues par Madame Hamilton ont souligné la sainteté de l'enfant. Certaines affirment : « On ne prie pas pour Nancy, on la prie », et cela non en vain.

Jeanne Leschi

Complément

Extrait de Invitation à la joie *par Marie-Dominique Poinsenet, Librairie Saint-Paul, 1964. Pages 38 à 43.* Ajouté en janvier 2017.

Marguerite Hamilton, une jeune femme américaine, a perdu son mari, d'un accident d'auto banal, alors qu'elle attendait son premier enfant. Nancy, la petite fille qu'elle met au monde, est atteinte d'une maladie très rare, une hypertrophie des vaisseaux sanguins et lymphatiques, appelée lympho-hémangiane… « Si elle vit, elle ne marchera jamais », a déclaré le docteur. Le désespoir étreint le cœur de

Marguerite.

Or, dès le début de son récit – car c'est elle qui se fait le biographe de Nancy – elle note ces mots :

« La Sœur entra dans la salle et me fit au passage un petit salut aimable. Les catholiques, pensais-je, ont toujours l'air si souriants, si sûrs d'eux-mêmes…

J'aurais voulu avoir une religion plus précise, avoir fait dans ma vie quelque chose de plus positif que de m'arrêter parfois dans une église quand j'avais un peu de temps à moi… »

Nancy vivra. Défiant les pronostics de la Faculté, au prix de multiples interventions chirurgicales – plus de quarante – elle vivra quatorze ans. Et ces quatorzes années, paradoxe incroyable, amèneront sa mère à découvrir la joie. Car Nancy, tout infirme qu'elle est, demeure un petit être de joie.

Elle a cinq ans à peine : on l'a installée devant le cottage, ses jambes énormes, monstrueuses, cachées soigneusement sous une couverture. Marguerite Hamilton, honteuse, en quelque sorte, de la difformité physique de l'enfant, oublie, dans cette crainte, les aspirations les plus profondes de son cœur et de son âme. Or voici qu'un jour, une femme, une de ses voisines inconnues, lui avoue :

« Je passe ici, tous les jours, en allant au travail, et, voyez, le sourire de cette petite fille éclaire toute ma journée. »

C'est une première révélation, qui ne libère point pour autant la maman de ses inquiétudes sans fondement réel. Parce qu'elle a peur des moqueries, des réflexions maladroites qui pourraient, pense-t-elle, blesser le cœur de Nancy, elle lui évite le contact de tous les autres enfants. Et voici qu'un jour…

« Un petit garçon monta la moitié des marches, et, la montrant du doigt : "– Qu'est-ce qu'elle a à ses pieds, demanda-t-il ?" J'allais lui dire de passer son chemin et de nous laisser tranquilles, quand Nancy intervint : "Mes pieds ne vont pas vite, dit-elle avec un sourire, mais le reste de moi-même aime bien jouer et avoir des amis."

Je restai muette de surprise, et le gamin aussi. Il redescendit lentement les marches et poursuivit sa route avec les autres. Le lendemain, ils revinrent tous avec des fleurs des champs qu'ils avaient cueillies pour Nancy. Nous eûmes désormais des fleurs tous les dimanches, et Nancy se fit ses premiers amis d'enfance. »

L'expérience, cependant n'a pas été suffisante pour Marguerite Hamilton. Deux années, ou trois, ont passé, scandées par les séjours de l'enfant à l'hôpital de San Francisco ou d'ailleurs… La mère et la fille sont venues s'installer, chez un sœur de Marguerite, sur une colline de Hollywood.

« Je gardai Nancy à la maison pendant les premiers jours de notre installation, car je découvris que le patio devant notre porte était le rendez-vous des enfants du voisinage. Tous les jours, après l'école, il se remplissait de chariots, de trotinettes, de cow-boys. Assise à la fenêtre, Nancy regardait des bandes de jeunes hors-la-loi faire la chasse aux héros armés de carabine à air comprimé, autour de la cour, à travers les buissons.

Pendant les heures de classe, je la laissai s'asseoir dehors, petite silhouette solitaire, au soleil qui éclairait le champ de bataille de l'après-midi. Un jour, alors qu'elle était dehors comme d'habitude, je compris mon erreur. Il y avait congé, et une clameur soudaine précéda la bande des cow-boys qui accouraient à toute vitesse vers le patio. Il se fit tout à coup un silence extraordinaire, tous s'arrêtèrent pour regarder Nancy.

L'un des enfants s'approcha tout près d'elle : "– Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il. Est-ce que ce sont tes vrais pieds ?" dit un autre. J'aurais dû être habituée à ce genre de questions, mais je sentais une sourde colère monter en moi et m'étouffer… quand j'entendis la petite voix de Nancy qui expliquait : "Oh ! On m'arrangera ça à l'hôpital ! Est-ce que je peux être Dal Evans dans votre bande ?" J'entends crier : "Bien sûr ! Celui-ci, c'est Roy Rogers. Moi, je suis le Bandit Masqué. Le chien de Jim est Bullet".

Il ne fut plus question des pieds de Nancy. Dans la suite, chaque fois qu'il y avait du soleil l'après-midi, Nancy sortait avant que le premier cow-boy apparût sur la route en poussant de grands cris. De notre fenêtre, j'entendais, par-dessus les autres, sa voix aiguë "Courons par là ! Attrapons-les ! Venez, les gars !

Je la voyais diriger les opérations, assise sur une caisse au milieu du patio.

"Je fais mine de courir, expliquait-elle. C'est moi qui mène la bande. Ils savent tous que je fais semblant de courir avec eux." »

Quelle ravissante leçon de joie donnée ici, encore, le plus simplement du monde par une petite fille de huit ans…

Mais petit à petit, dans l'âme de Nancy, tellement ouverte à la joie, tellement accueillante à toute joie humaine, en dépit d'une infirmité, qui aurait pu la murer à jamais dans un repliement stérile et douloureux sur elle-même, le besoin de la vraie joie se fit impérieux.

« Nancy retourna à l'hôpital pour une autre opération. Pendant sa convalescence, quand j'arrivais à l'heure de la visite, je la trouvais souvent absorbée par la lecture d'un petit catéchisme qu'une infirmière lui avait donné. Je ne fus pas surprise de l'entendre me dire un jour :

– Maman, je veux être catholique.

– Tu en as vraiment envie, Nancy ?

– C'est Dieu qui a envie de moi, Maman.

Elle leva ses yeux vers moi, le visage illuminé d'un sourire : "Et c'est ce que je désire plus que tout au monde." »

Chose admirable, sur la route de la lumière comme de la joie, la mère de Nancy n'est point le guide, mais le disciple.

Au contact de la petite fille illuminée, Marguerite Hamilton, à son tour, prend conscience, d'une façon personnelle, qu'elle est, elle aussi une sauvée.

« Tout le monde ne peut pas comprendre l'amour. C'est le plus grand mystère de la vie. Je ne pouvais même pas comprendre mon amour pour Nancy, je savais seulement que je mourrais heureuse, sans une hésitation, pour elle.

Si nous ne pouvons comprendre notre amour à nous, notre amour humain, me disais-je, comment pourrions-nous comprendre l'amour de Dieu ? Par exemple, Dieu mourrait-il pour nous ?

Je m'arrêtais, paralysée. En vérité, Dieu était mort pour nous ! À travers les leçons de l'École du dimanche, les images, les récits obscurs de la Bible qui s'éclairaient tout à coup, j'apercevais le trait fulgurant de son amour. Il s'exprimait à jamais par les clous et les épines, par la chair meurtrie et déchirée, saignant sur une croix. Je me précipitai à la chapelle, tombait à genoux… "Il est toujours là", avait dit Miss Clark. »

Le 7 juin 1956, en quelques minutes, Dieu rappelait à lui la petite Nancy. Le jour même, Marguerite Hamilton écrivait sereinement – encore que son cœur fût broyé – un petit poème, une prière, plutôt, dont il faut extraire ces lignes :

« Hold her gently, Jesus…
You know how much she suffered,
Yet loved you all the while.
You know how many heartaches
Were hidden in a smile. »

« Jésus, reçois-la en tes bras doucement…
Tu sais combien elle a souffert,
Combien à travers tout elle a aimé.
Tu sais combien de douleurs
Elle cachait sous un sourire. »

Des nouvelles d'Anne… En Allemagne[4]

« Par cette lettre, je voudrais vous faire connaître un prodige (miracle ?) grâce à l'aide de la petite Anne. Ma belle-mère est depuis longtemps déjà malade du cœur. C'est pourquoi, à chaque petite maladie se joint un risque. Récemment elle se trouva à nouveau alitée à cause d'une fatigue cardiaque. Nous remarquions qu'elle se trouvait chaque jour plus mal, de sorte que nous redoutions le pire. Nous avons appelé le prêtre. Il estima devoir lui donner l'extrême-onction. L'œil gauche était déjà éteint. Le médecin et nous-mêmes n'avions plus d'espoir. Ce fut un miracle, car le même jour elle alla soudain mieux et de jour en jour nous la vîmes reprendre des forces. Comme nous avons tous une grande vénération pour la petite Anne, et que nous la prions chaque jour, nous croyons fermement qu'elle nous est venue en aide. »

Famille Rheinland, Pfalz.

À Cannes…

Le samedi 25 avril 1987, anniversaire de la naissance d'Anne, une cinquantaine de pèlerins de Deggendorf en Allemagne de l'Ouest, conduits par leur curé, étaient accueillis chez les sœurs dominicaines de Cannes à la Villa Saint-Benoît. Au terme d'un long périple qui les avait conduits au cimetière d'Annecy-le-Vieux, à Ars et Lourdes, ils achevaient leur pèlerinage en se recueillant dans la chambre où Anne est morte. Malgré l'obstacle de la langue, leur intérêt pour la cause d'Anne était manifeste et ils l'ont prouvé en faisant une généreuse offrande.

Quelques mois plus tard, à l'ocasion d'une journée intitulée « sur les pas, d'Anne de Guigné », organisée par M. Salvan, libraire à Marseille, trois cars marseillais amenaient 150 pèlerins dont la plupart connaissaient Anne seulement de nom. Une petite réunion d'information avait été prévue en plusieurs groupes qui se succédèrent dans la chambre d'Anne. Là encore, l'intérêt fut très vif et manifesté surtout par l'empressement des pèlerins à se procurer biographies et images. La librairie Salvan se propose d'organiser d'autres journées, mais avec un nombre restreint de participants, ce qui permettra un contact plus approfondi.

4 Cf. Bulletin d'information des Amis de Maria Goretti, Munich, décembre 1987.

Un important article sur Anne

Le Révérend Père Daniel Ols, o.p., postulateur de la cause d'Anne, vient de rédiger en italien un article sur la servante de Dieu Anne de Guigné, pour la Bibliotheca Sanctorum, (Prima appendice, Rome, Citta Nuova, 1987).

Édition de la "positio"

La cause d'Anne est arrivée maintenant à une étape importante puisque la *positio* vient de sortir de l'imprimerie. Les deux volumes de cette *positio* attendent actuellement d'être examinés par les consulteurs et les membres de la Congrégation pour les Causes des Saints.

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.